

MUSEE MAILLOL

BYE BYE, BYE BABY, BYE BYE

27 MAI > 28 SEPTEMBRE 2009

GUY PEELLAERT

61, RUE DE GRENELLE - PARIS VII

OUVERT TOUS LES JOURS SAUF MARDI ET JOURS FÉRIÉS DE 11 A 18 HEURES
Tél. : 01 42 22 59 58 - Métro : Rue du Bac - www.museemaillol.com



DOSSIER DE PRESSE

**BYE BYE, BYE BABY, BYE BYE
GUY PEELLAERT**

27 mai – 28 septembre 2009

**Commissaire de l'exposition
Claudine Boni**

Contact presse : Claude Unger
T : 01 42 22 57 25 – M : 06 14 71 27 02
cunger@museemaillol.com



Guy Peellaert (1934-2008)

Entre 1954 et 1956, Roland Barthes écrivait les *Mythologies*, texte portant sur la culture de masse et proposant un démontage sémiologique de ces représentations collectives que sont les mythologies propres à notre société. Il analysait ainsi pêle-mêle la DS Citroën, les photos d'Harcourt ou l'Abbé Pierre dans une succession de textes courts particulièrement savoureux. D'une tout autre manière, Guy Peellaert en s'associant avec l'écrivain Nick Cohn choisit de peindre à partir des années 70 une série de planches mettant en scène les figures les plus célèbres du Rock'n'roll ainsi que du Rythm'n'blues. Peellaert veut mettre en scène les mythologies qui traversent ces musiques essentiellement populaires. Il imagine une sorte d'Olympe d'où gravitent ces dieux de la musique, montrant Elvis Presley avec ses apôtres, Tina Turner prête à dévorer le micro, Jerry Lee Lewis sur une affiche placée à côté de la jeune fille mineure qui lui coûta sa carrière.

Les œuvres de Peellaert s'inscrivent dans une tradition de la figuration belge qui remonte aux proverbes historiés présents dans les tableaux de Breughel jusqu'aux bandes dessinées d'Hergé. En développant une ligne figurative à partir de l'aérographe, les planches de l'album *Rock Dreams* mettent en images les stars de la musique transformées en icônes d'un monde fantasmé.

L'exposition consacrée à Guy Peellaert se tiendra au musée Maillol du 27 mai au 28 septembre 2009 et s'intitulera *Bye Bye, Bye Baby, Bye Bye Guy Peellaert*. Elle réunira 30 planches originales de l'album *Rock Dreams*. Chacun de ces grands musiciens se trouve placé au centre de son propre mythe imaginé par Peellaert comme une mystification à laquelle nous sommes tous prêts à croire.



Guy Peellaert - Rock Dreams

BYE BYE, BYE BABY, BYE BYE

de Michael Herr

Il existe une célèbre photo d'Elvis Presley où deux reines de beauté l'embrassent sur les deux joues, tandis qu'il fixe l'objectif. Je ne connais personne dans toute l'histoire du show-business (ni même de la photographie) qui ait jamais regardé un objectif de cette manière, avec un mélange aussi total d'agression et de soumission, avec une telle possession de lui-même et des observateurs: la narine gonflée, narquoise, les lèvres lisses, éblouies, les yeux brûlants d'amour. Aussi tranquille qu'un noyé ou qu'un ange venu annoncer le triomphe final de tout ce qui est chaud, humide et oral, l'expression de son visage trahit l'évidence de ce, qui se passe à cet instant : vous avez l'impression que les deux femmes n'embrassent qu'elles-mêmes, qu'Elvis a disparu, qu'il a traversé l'objectif, la lumière et le fond de votre cerveau (où il laisse une ombre indélébile, une impression miraculeuse, comme celle du suaire de Turin) pour se dissoudre dans les espaces infinis et solitaires d'un firmament où personne ne l'a jamais précédé et où il cesse d'être visible pour nous. Présence en tant qu'absence, là et pas là du tout. L'Elvis de nos rêves.

Ces **Rock Dreams** sont les rêves de vieux routiers et l'étaient déjà il y a dix ans, lorsque le livre a été publié pour la première fois et que ses auteurs étaient encore, chronologiquement, jeunes. Ils sont comme les rêves issus d'un automne tardif et profondément senti, quand la lumière se déverse sur la terre et que l'inspiration élégiaque est la plus forte, qu'elle déclenche le rêve au souvenir de tout ce qui touche à sa fin, de tout phénomène dont le feu s'éteint, tel ce saut vertigineux de la culture entre 1945 et 1970, ce saut qui décrivait et contenait le grand moment magique du rock and roll.

En 1973, le rock and roll s'agitait dans les convulsions affectées de sa deuxième petite mort rituelle et il s'en était fallu de peu qu'il ne devienne une ombre ; avec des poches de résistance, il était maintenu artificiellement en vie et en marge par un petit nombre de disques édités chaque année et par les derniers fidèles qui, nous le savons maintenant, avaient raison de le rester. Une fois ranimé, l'ancien souffle retrouverait toute sa vigueur interne, il y aurait encore du rock and roll, encore une histoire du rock and roll. Mais c'en était fini du rock and roll comme histoire. Le feu sacré s'était éteint, comme un frisson enfui, et bien des gens avaient du mal à vivre dans un monde sans lui. Des hommes et des femmes de trente ans se conduisaient comme des enfants gâtés, pleurant le vieux clic-clic du juke-box totémique et les jours d'extase collective. L'époque était marquée par une amertume sans précédent dans la culture. La communauté mondiale du rock s'était défaits sans espoir de retrouvailles et le cynisme était tel, dans ses moindres éclats, que les membres niaient jusqu'à l'existence d'une unité passée ou s'aveuglaient de nostalgie, cette drogue de l'oubli qui a autant d'efficacité que l'alcool. On éprouvait une certaine haine pour les stars qui avaient survécu aux années soixante et on pleurait les morts, les dents serrées. C'est dans ce climat que nous avons ouvert *Rock Dreams* pour la première fois et l'effet de reconnaissance fut incroyable, dans certains cas insoutenable, le choc, le plaisir et le sentiment de perte irrémédiables quand nous réalisâmes que tous, toute notre vie, nous avons eu le même rêve.

Le rock and roll, ce beau sujet, et l'histoire du rock and roll, comme toute autre histoire, en un million de versions, et deux modes fondamentaux et éternels, public et privé (ou secret, comme on dit) ou dehors-dedans, comme toujours, tels deux frères qui se disputent leur héritage et qui décident de se retrouver et de s'aimer comme des frères, mais seulement à l'intérieur de rêves et de visions où tout finit par s'arranger ; comme dans ces rêves extraordinaires où vous êtes mort, où votre corps se dépouille de son enveloppe et que celle-ci regarde à votre place. C'en est fini de la peur de la séduction ou du désenchantement, on peut tout dire, on peut tout montrer. Quand les jours anciens et les jours à venir sont en sympathie, la mémoire n'a nul besoin de vous mentir et de remettre en place le temps, l'espace, les gens, les émotions, nul besoin de souffrir encore à cause de ce qui est « vraiment » arrivé et de ce qui n'est « jamais » arrivé. Nul besoin de penser, de décider ou d'agir, nul besoin même d'acheter quelque chose. Tout ce qu'on vous demande, c'est de regarder.



Dans **Rock Dreams**, le rockbiz est implicite et se trouve au coeur de chaque image tout comme la dévotion, ce qui ne veut pas dire que le rock and roll et **Rock Dreams** aient deux coeurs. Bien que le livre soit le fruit d'une collaboration, celle-ci est particulièrement harmonieuse, avec un point de vue partagé, une intention commune et, je crois, une détermination mutuelle, celle de rendre au rock and roll quelque chose d'aussi précieux que tout ce qu'il a donné. **Rock Dreams** a déjà une rare qualité en ce qu'il est un grand livre sur le rock and roll. Mais en tant que manifeste d'amour et acte d'écologie culturelle, il est inimitable.

Les limites du livre sont d'une précision absolue, mais ses résonances sont incalculables. Il commence et finit avec des images du père accidentel du rock and roll qui hait le rock and roll : le Franck-Sinatra-Qui-Surgit, imprégné de rosée, si doux et si frais qu'il faut en l'étreignant le retenir de sauter dans le feu ; et le Frank-Sinatra-Qui-S'éloigne, avec trente ans de plus, durci (après être passé par le feu et la glace et tout ce qui est beau et bon), isolé au sein de la nuit de Las Vegas, absorbant le peu de lumière qui reste et levant son verre à un public fantôme en un geste au-delà de l'épuisement et par-delà l'adieu, tandis qu'en dessous courent les mots de cette vieille antienne où tout adolescent demande que lui soient accordés une mort précoce et un beau cadavre: «Hope I die before I get old ». Quiconque a plus de trente-cinq ans peut s'approprier les deux Franck Sinatra, dans l'une ou l'autre version. Cela fait plus de quarante ans qu'il est un homme public, on peut l'avoir pratiquement selon tous ses désirs, y compris et surtout pas du tout.

Rock Dreams se déplace dans ce domaine du rêve public à la façon d'un miroir et avec aussi peu de discrimination. Aussi démocratique que le rock and roll lui-même, il donne une place aux grands, aux moins grands et aux pas grand-chose, aux idoles d'un jour et aux institutions, à l'aristocratie et à la canaille, aux rockers depuis longtemps disparus et largement (mais pas totalement) oubliés et à ceux qui, dans leur ascension, ont atteint des sommets si vertigineux qu'ils se sont rendus inoubliables. Ils tiennent dans ce livre la place qu'ils ont un jour tenue dans nos coeurs et qu'ils tiennent encore dans nos imaginations, et déguisés en pop-stars ou dans leur nudité de proscrits, ils sont tous parfaits, de ce parfait concentré de toutes les cultures, de tous les mythes, et bien sûr de tous les désirs.

Guy Peellaert est né peintre d'icônes dans un monde qui consomme les icônes comme des assiettes en papier. Il invite l'esprit à pénétrer l'image avant de la peindre, si bien que même les dessins les plus sombres ou les plus « subversifs » rayonnent d'émotion et de bienveillance. Nick Cohn est un ancien écrivain de rock qui a longtemps vécu l'histoire de l'intérieur et sous toutes ses formes éclatantes et sordides. Prenant enfin du recul, il scelle l'alliance passée de sa bénédiction mesurée mais tendre. Le texte est l'expression télégraphique opiniâtre d'un vieux soldat de première ligne qui a perdu ses illusions mais cependant pas son innocence, et les dessins évoquent la grande peinture, à la spiritualité dense, des siècles révolus dont ils partagent même certains thèmes, transmutés par le rock and roll. **Rock Dreams** est rempli d'Annonciations, de Nativités, d'Adorations, de Passions, d'Agonies, de Crucifixions et de Pieta, plein de Tentations, d'Extases et presque chaque page contient une Epiphanie. Mais pas de Résurrections. Dans le show-business, le come-back est la seule forme de résurrection possible et **Rock Dreams** n'est pas un livre sentimental.

Ces **Rock Dreams** sont des rêves européens dont la plupart évoque une Amérique qui n'est pas beaucoup plus qu'un rêve pour moi, qui me trouvait sur le sol américain à l'époque évoquée dans les premières pages du livre et dont l'écho se répète de page en page ; la cérémonie d'intronisation du rock and roll, avec la grande parade de fétiches longtemps occultes et la manifestation du pouvoir sacramentel d'objets familiers et ordinaires ; lorsque brusquement, la vue d'une guitare provoquait les émotions les plus compliquées et les plus puissantes, quand le moindre bar au bord de la route possédait plus de glamour que le Stork Club et qu'une vieille décapotable se transformait en engin pour odyssée super-sensuelle. « Cars stars bars guitars », quand l'orage de la Pop, récemment investie, a fini par éclater, la poésie et l'icône se sont déversées sur l'Amérique et sur l'Europe. Nous étions encore des enfants lorsque nous nous sommes jetés dans les lacs qui se sont formés pour nous gorger de leur eau. Ce n'est qu'ensuite que nous y avons vu nos reflets.

La soumission fut totale, absolue et, du moins au début, elle fut ce que nous avons de plus touchant et de plus courageux, parce qu'elle n'était nullement passive. Dire que nous avons préparé le terrain au rock and roll est ridicule ; nous avons créé le rock and roll. La musique n'a jamais été autre chose qu'une façade, un prétexte à fabriquer des stars et à se rassembler, et il en était déjà ainsi il y a un quart de siècle, quand nous étions à la fois une société secrète et un danger public. Nous avons adoré le rock and roll avant même d'en avoir entendu huit mesures.



Pendant vingt ans, nous avons brûlé d'entrer dans la véritable intimité de nos stars et lorsque finalement, **Rock Dreams** nous en a ouvert les portes, il y eut un mouvement de recul, comme si nous venions d'être arrosés d'astringent. C'était toujours la même fabuleuse histoire, vieille et familière, mais distanciée : à la fois célébration officielle et voyage sentimental, mais surtout brutalement et impitoyablement antinostalgique. Ce divertissement élaboré et complètement réussi était pourtant dangereux. Même son immense compassion avait quelque chose de gênant, elle nous touchait là où nous ne pensions plus, nous ne voulions plus être touchés, et à notre corps défendant, elle nous annexait, nous introduisait de force dans chaque image en faisant de nous l'autre moitié tacite de chaque scène, l'objet de tous ces regards de stars et le sujet implicite du livre.

C'était là une histoire du rock and roll dans laquelle nous étions contraints d'être partie prenante. Ne vous étonnez pas, en la feuilletant encore aujourd'hui, de ne pas savoir si ce que vous voyez est glorieux ou sordide, solennel ou morbide. Même dans ses aspects les plus comiques, cette histoire n'était pas tout à fait comique. A dire vrai, il y avait dans ces rêves quelque chose de fiévreux, de moite, de trouble.

En chevauchant sous la bannière du rock and roll, trop d'hommes et de femmes avaient été désarçonnés : personne, je crois, n'a pu trouver choquant de voir la mort apparaître dans **Rock Dreams** sous une lumière aussi crue ; sans elle, que serait un livre sur le rock and roll ? Stars mortes, amis morts, jours morts et réactions plus mortes encore, en 1969-70-71 la mort était dans l'air ; pas un, d'un côté ou de l'autre de la scène, n'y échappait ; à cette époque, nous étions tous plutôt nécrologues. Mais dans **Rock Dreams**, la mort n'est pas nécessairement le pire. Même les gens les plus heureux et les plus vivants semblent les acteurs d'une tragédie, piégés dans leurs plaisirs ou exclus de leurs triomphes ; ils sont, quoi qu'ils fassent ou que nous fassions (voir Ad Lib Club), uniformément seuls. Avides et seuls, repus et seuls, assiégés par la foule et seuls, seuls au départ, seuls au milieu et bien sûr seuls au sommet. Ce serait déprimant, vraiment, si ce n'était pour l'amour du rock and roll.

Rêves de gens célèbres dans leurs moments impossibles mais incontestables, et dans des mises en scène hasardeuses mais sans défaut, magie et logique conciliées, torrents d'émotions qui se déversent dans des objets froids et neutres, rêves canulars qui vous font rire ou pleurer ou laissent peu de traces dans votre psyché. Rêves de culture, où votre bon goût ne vous sert à rien, rêves d'amour où vous ne savez pas qui s'exhibe et qui est le voyeur, ni même si vous l'avez vraiment vu ou seulement rêvé : comme au Peppermint Lounge où, à cette époque fabuleuse où Jackie Kennedy twistait la nuit entière avec Jean Cocteau, même quand ses seins débordaient de son décolleté, il n'y avait pas un murmure de réprobation ou d'émoi dans toute la salle ; comme l'expression du visage de Phil Spector au moment précis où il décide, lui et son moi malingre, de quitter cette parodie homoérotique de flagellation pour faire un bout de chemin avec les girls groups ; comme quand vous passez dans un état où les poids et les mesures ont changé et que le jugement devient impossible, que vous ne savez plus quel est le cas le plus désespéré, de Hank Williams mort à l'arrière de sa voiture ou de cette adolescente solitaire qui sanglote sur son oreiller parce que Fabian lui a renvoyé sa bague. Bob Dylan, confiné tel un prince de la Renaissance dans sa limousine-forteresse, est plus à découvert que Sam Cooke face contre terre en caleçon et chaussettes. Smokey Robinson est la Poésie faite Homme et Jerry Lee Lewis est le Roi Lear ; Chubby Checker apprend la bonne nouvelle et Del Shannon la mauvaise, Little Richard gueule son ya-ya et Janis Joplin est si petite et si sage sur son grand lit d'hôtel qu'elle n'est déjà presque plus là. Charlie Chaplin sert à boire à Bo Diddley et à Gene Vincent tandis qu'Esther Williams, en Trinité, préside au crépuscule des dieux lares dans une scène plus brillante et plus émouvante qu'un coucher de soleil sur la Baie de Manille. Les filles de Californie vous confrontent à un regard et à une suite impossible de choix (vous ne savez laquelle regarder, vous ne voyez pas où finit l'orange et où commence la fille sur la gauche, et la fille derrière vous distrait, et si vous les regardiez **vraiment** dans les yeux, qu'arriverait-il, le coup de foudre et le bonheur pour le restant de vos jours, ou bien seriez-vous soudain changé en pierre ?). Bill Haley récite son Credo, P.J. Proby torture ses admiratrices, l'assassin s'éveille à l'aube et met ses bottes, Elvis se prépare à convertir l'ennemi, Diana Ross passe son héritage en revue, les Who songent à l'avenir et Big Joe Turner et ses amis laissent rouler comme une grande roue. Les Rolling Stones roulent et violent nos rêves et nos cauchemars les plus fous et les Beatles s'éloignent vers l'échelle du Paradis pour l'ascension finale de leur paranirvana, et nous avons beau le rêver ou le désirer, nous savons qu'ils n'ont emmené personne avec eux.

Première communion (1954-1959), communion solennelle (1963-1969) ; confirmation reportée. Personne n'aurait pu mettre en question l'intensité de notre adoration, seulement sa durée. Comme l'amour, elle était soumise à conditions, et il me semble à présent que ces conditions n'avaient pas de quoi nous rendre fiers.



Alors, quand les Beatles se sont séparés, que Bob Dylan s'est un peu desséché, que Jimi Hendrix est mort, ou que Mick Jagger flirtait et flirtait sans même mourir, de grandes réserves d'amour et d'énergie se sont échappées du corps du rock et la meilleure part a préféré les sucreries. Or, on n'avait jamais considéré cela comme un art infantile, mais comme un art adolescent.

Comme on le dit tout bas dans le show-business, on a beau être une légende vivante, on n'en est pas moins mort. Qui peut dire où vont ces rêves quand nous ne rêvons plus ? Au coeur du rêve, peu importe si James Dean, objet de la ferveur de millions de teenagers, est finalement un impotent dans un sanatorium en bordure de L.A. parce qu'il était trop beau pour mourir, ou s'il est monté rejoindre Marilyn Monroe au Paradis du rock and roll où il boit des cocas en lui tenant la main parce qu'il était trop beau pour vivre. Parce que l'alliance de la jeunesse, de la beauté et de la mort a toujours engendré la musique la plus chaude et la lame de fond la plus érotique qui soient.

Chacun de nous, de quinze à cinquante ans, peut avoir un Rock Dream du « King » où ses deux cent cinquante livres de chair font éclater ses habits de cuir et suent toutes ses pilules, sans pour autant comprendre le coeur d'un tel homme, ni même son moment historique, révolu depuis vingt ans, mais toujours aussi vibrant. Frank Sinatra revêt une accumulation de pouvoirs et d'expériences, puis s'en dépouille, comme d'un manteau. Ray Charles passe au volant, derrière des lunettes noires pour se protéger du soleil, et vous êtes incroyablement content pour lui mais vous ne savez pas pourquoi. Et les hommes les plus célèbres du monde sont alignés au comptoir du All-time all-nigth diner de Robert Frank où vient l'élite et où, pour un quarter, vous pouvez toujours vous offrir un cheeseburger et un café. Le goût est exactement comme avant la hausse des prix, mais ce n'est plus le même. Quelques-uns réussissent à payer l'addition et à sortir vivants ; les autres gardent une vie propre dans nos coeurs où ils reposent (autant l'avouer maintenant) et, pour les années à venir, lisible et visible à tous dans les pages inspirées de ce livre de rock and roll, d'amour et de mortalité.

Michael Herr



GUY PEELLAERT

Notes biographiques

1934 : Naissance de Guy Peellaert, à Bruxelles, le 6 Avril.

Son père, Robert Peellaert, l'un des cinq héritiers du grand-père qui a fait fortune dans les Charbonnages, s'occupera toute sa vie de son écurie de chevaux de courses. Sa mère, Gabrielle Permesaen, est la fille de tailleurs de Louvain. Avant Guy, le couple a une fille, Denise, née en 1930. Et un an avant elle, une première fille, morte peu après sa naissance.

Enfance au sein d'une famille de la grande bourgeoisie catholique belge. Celle-ci habite Bruxelles, Avenue Louise, à une époque où il était encore possible de s'y promener à cheval pour aller jusqu'à Boisfort et tout à côté au haras familial de Hoeillaert. Toute la famille monte à cheval. Les deux enfants sont très tôt poussés à se présenter aux concours hippiques. La jeune Denise y excelle. Guy gardera plutôt des souvenirs de la tyrannie paternelle, mais sera toujours un très bon cavalier et retrouvera, dans sa maturité, le goût de monter à cheval.

La famille au complet, ou les enfants avec leurs nurses, passent les hivers en Suisse, les étés au Cap d'Antibes où l'un des quatre oncles Peellaert, Maurice, a une magnifique maison, ou bien à Ostende, car c'est là qu'a lieu la saison hippique.

À la déclaration de guerre, les Peellaert quittent la Belgique et vont se réfugier pendant un certain temps en France, à Vals-les Bains, mais ils ne tarderont pas à rentrer. Apparemment cette période se passe sans drame notable. Mais Guy pensera toujours que sa mère cachait des Juifs ou en tout cas, qu'elle a aidé un certain nombre à échapper aux Nazis. Elle aurait particulièrement aidé un « ami » chirurgien, ce qui explique le destin qui lui est aussitôt tracé : il sera, lui aussi, chirurgien et héritera de la clientèle de l'ami en question !

Ecole, Humanités : Guy se rebelle et on l'inscrit chez les Jésuites pour le « casser », jusqu'au jour où l'un de ses professeurs fait remarquer à ses parents qu'il dessine tout le temps et les encourage à l'inscrire à l'Institut Saint-Luc, Ecole des Beaux Arts où il dessinera tout le temps, et où il passera l'équivalent d'un baccalauréat centré sur l'Art Monumental.

Son adolescence est marquée par l'atmosphère particulière qui règne à Bruxelles après-guerre : il dira que c'est là qu'il est entré en contact avec la culture américaine. Même distinction de classe entre « bas de la ville » et « haut de la ville », violence, partout cinéma, musique et magazines remplis d'images, venus d'Amérique, et en VO. Ce qui l'attire, c'est le bas de la ville, les bars, les filles en jupe serrées, tout ce qui l'éloigne de la bourgeoisie. Beaucoup de soirées passées à chercher la bagarre et à danser :

Entretien avec Brigitte Ollier, *L'Insensé*, 1995 : « *Le Rock arrive et, sensuellement, on avait besoin de rock. Nat King Cole pour le flirt, le rock pour les pulsions.* »

« *Je préfère les rats des villes à cause de leurs pulsions, plus fortes, de leur côté tragique, solitaire.* » (id.)

Le diplôme passé, la révolte est à son comble : l'opposition entre père et fils est violente et, à l'âge du service militaire, comme pour se défaire des chaînes dont il a hérité, Guy décide de s'engager dans le Bataillon Belge des Nations Unies en Corée. En 1953 il est sur le théâtre des opérations. L'armistice est signé la même année et il va faire un grand tour en Asie.

1953 : Mariage de Denise.

Après son retour de Corée, Guy est engagé par Denis Martin, alors décorateur du Théâtre National à Bruxelles, qui lui permet de mettre en pratique tout ce qu'il a appris en étudiant l'Art Monumental.

1960 : Premier mariage, avec Anne.

Vers 1957, il deviendra chef de publicité chez Max Factor, chargé de l'image européenne de la marque américaine, « maquilleur des stars ». Et puis, lassé du travail répétitif et de ce qu'il appelle cette vie de « cadre dynamique », il quitte Max Factor et commence à dessiner pour lui.

Après un séjour aux Etats Unis en 1964, il va réaliser les premières planches de ce qui deviendra **Les Aventures de Jodelle** (1966) chez Eric Losfeld, puis **Pravda la Survireuse** (1967), d'abord publiée en feuilleton dans *Hara-Kiri* avant de paraître en album, également chez Eric Losfeld :



« *Les premières femmes ostentatoirement sexuées du monde de la bande dessinée, marquant au passage dans nos contrées la naissance de la BD adulte, et non pas « pour adultes »* (Didier Pasamonik, *Actua BD*, Novembre 2008)

Fellini : « *Ses bandes dessinées étaient la littérature de l'intelligence, de l'imagination et du romantisme.* »

C'est à la même époque, le succès étant au rendez-vous, qu'il décide de quitter Bruxelles et qu'il vient s'installer à Paris. Il se sépare d'Anne.

Il publiera encore quelques aventures en bandes dessinées dans *Hara-Kiri*, **The Game** et **Carachi** entre autres, et c'en sera terminé pour lui de la BD, du moins pour le moment. Il réalisera néanmoins en 1967 le générique et les inserts de *Jeu de Massacre*, film d'Alain Jessua, dans lequel J.P. Cassel joue le rôle d'un auteur de BD.

1969 : L'homme de théâtre allemand Peter Zadek l'engage pour faire les décors des pièces qu'il met en scène à Bochum, en Allemagne.

Il travaille avec Jean-Christophe Averty pour la télévision. Ensemble, ils mettent en scène des chansons, d'une manière pas du tout illustrative : les Bee Gees, Julie Driscoll, Serge Gainsbourg... Ce seront les premières esquisses du « clip » et c'est à cette époque que Guy commence à avoir envie de faire du cinéma.

Il racontera qu'il voulait faire un film « *sur une fille de quatorze ans* ». Mais les producteurs ne se montrent guère empressés, il décide donc de faire un livre sur le Rock&Roll, avec l'écrivain Nick Cohn, inventeur de la rock-critic qui venait de publier *A wopbopaloobop A loupbamboom*, qui devait écrire les dialogues du film et qui écrira les textes du livre. C'était un « *petit livre* », en attendant de faire le film. Prévu pour six mois, le travail durera trois ans.

« *Nous voulions faire un livre avec le Rock&Roll comme toile de fond, mais également avec la vie de tout le monde en toile de fond* » (dans le magazine Interview, 1977)

Rock Dreams sort en 1973 en France et dans le monde, avec un succès retentissant.

« *Voici le premier livre rock&roll. De la musique pour vos yeux...* » (Los Angeles Times, 1973)

« *Rêves de gens célèbres dans leurs moments impossibles mais incontestables, et dans des mises en scène hasardeuses mais sans défaut, magie et logique conciliées, torrents d'émotions qui se déversent dans des objets froids et neutres, rêves canulars qui vous font rire ou pleurer ou laissent peu de traces dans votre psyché. Rêves de culture où votre bon goût ne vous sert à rien, rêves d'amour où vous ne savez pas qui s'exhibe et qui est le voyeur, ni même si vous l'avez vraiment vu ou seulement rêvé...* » (Michael Herr, préface à l'édition de 1982)

« *... Quand j'y repense, c'était assez fastidieux. Je parlais d'un croquis. Puis je recherchais les éléments que je voulais intégrer. Je les projetais sur un calque à la dimension voulue. Je prenais une photo du calque. J'envoyais le calque au labo, le labo tirait les photos. Quand elles revenaient je les découpais au scalpel, je les brossais pour éviter que ça brille. Je rajoutais alors d'autres éléments. C'est-à-dire reprojection, recalque, rephoto et ainsi de suite autant de fois que nécessaire jusqu'à avoir le dessin fini et pouvoir enfin passer à la couleur. Sauf que là, moi, je mettais un point d'honneur à ce qu'on ne voie pas que c'était de l'aéro. Il fallait que ça fasse photo, je voulais que les gens rentrent dedans. Aux Etats Unis, notamment, il y a eu des gens désarçonnés : c'est réel ? C'est pas réel ? J'étais ravi.* »

(Entretien avec Laurent. Chalumeau, dans la présentation du Poche Illustrateurs consacré à Guy et publié par Robert Delpire – 2009)

Ces images vont être à l'origine des premières commandes de pochettes de disque : *It's Only Rock and Roll*, des Rolling Stones et *Diamond Dogs*, de David Bowie (1974). Il y en aura d'autres tout au long des années : Etienne Daho : *Pour Nos Vies Martiennes* (1988), Lio : *Wandatta* (1996) Willy deVille : *Horse of a Different Color* (1999), une série magnifique sur le jazz pour Milan Records (à la fin des années 80) et d'autres encore... L'ultime pochette sera celle de Second Sex, le disque s'appelle « *Petite Mort* » (2008).

A la même époque, Guy reçoit aussi ses premières commandes pour des affiches de films. En 1976, Martin Scorsese lui demande l'affiche américaine de *Taxi Driver*. Beaucoup d'autres suivront, huit affiches pour Wim Wenders, depuis *Nick's Movie* en 1980 jusqu'à *Les Ailes du Désir* en 1987. Il travaillera aussi pour Robert Altman, Robert Bresson, F.F. Coppola, Stephen Frears, Jim McBride, et Claude Berri, la liste n'est pas exhaustive.



1976 : les planches de **Rock Dreams** sont exposées au Roxy, le club de Lou Adler à Los Angeles. Un soir, son éditeur allemand lui demande ce qu'il compte faire ensuite :

Guy : « *Je vous jure, je ne m'explique toujours pas ni pourquoi ni comment, j'ai répondu : Las Vegas.* »

Et Guy part s'installer pour plusieurs mois à Las Vegas. Il jettera à la poubelle tout le travail préparatoire réalisé sur place. Pendant dix ans, à Paris, il dessine tout le temps. **Las Vegas, The Big Room**, son hommage appuyé à Hopper, sera publié en 1986, accompagné des textes de Michaël Herr, auteur de *Putain de Mort*, du fil narratif post-tournage d'*Apocalypse Now* de F.F. Coppola et de la préface à la deuxième édition de **Rock Dreams** en 1982.

« *Lui (Hopper) ne faisait pas de portraits parce que les gens l'énervaient. Il voulait rester abstrait. Et moi, je voulais faire des portraits sans que ça fasse « portraits avec ambiance ». Ne pas montrer le drame, mais le suggérer intérieurement.* » (Entretien avec Laurent Chalumeau, 2008)

Jean Baudrillard, dans sa présentation du livre : « *Tous ceux qui figurent dans ces images ont vécu l'extase et le calvaire du show-biz, le travail et la souffrance de l'exhibition... Las Vegas les a superbement saisis au moment où ils sont encore là, des âmes mortes, des corps marqués par cette lassitude particulière qu'engendre l'investissement perpétuel du spectacle. Tellement de lumière autour d'eux, toute leur vie, qu'il en ont perdu leur ombre...* »

Pendant ce temps :

1979, mariage avec Elisabeth.

1980, naissance de son fils, Orson.

1982, générique de l'émission *Cinéma, Cinémas*, réalisée par Claude Ventura, qui réalisera également, en 2004, un court-métrage sur Guy.

Au tout début des années 90, Guy revient par le biais de commandes, à l'Art Monumental. Il réalise des fresques : pour la rétrospective Warner Brothers au Centre Pompidou (1991), pour les salles UGC de Bruxelles-Place de Brouckère (1992) et à Lille, et enfin pour Alain Resnais et son film *Gerschwin* en 1991 : un « tableau » de dix mètres sur trois et des prises de vues assistées par ordinateur :

Alain Resnais : « *La fresque de Guy Peellaert est la pièce majeure, la Chapelle Sixtine du film. Je crois que si Guy Peellaert avait refusé de participer au film, je n'aurais pas pu poursuivre. Quand je suis arrivé chez lui, je me suis aperçu que nous avons la même bibliothèque, à trois livres près. Et une identité de sentiments vis-à-vis de l'Amérique.* » (Propos inédits, présentation du cycle Alain Resnais au Centre Pompidou, janvier et février 2008)

La même année, sous l'impulsion de Pierre Kübel et des *Dernières Nouvelles d'Alsace*, le Palais Rohan, à Strasbourg, lui consacre une rétrospective.

Guy reviendra encore à la fresque lorsque le Festival de Cannes lui commandera en 1993 et 1994, des oeuvres conçues pour habiller la façade surplombant l'entrée du Palais des Festivals, au-dessus de la fameuse « montée des marches ».

Vers la même époque, Pierre Lescure, alors patron de Canal +, va l'aider à concrétiser un nouveau projet personnel, une sorte de **Rock Dreams** qui serait la somme de l'histoire du Siècle qui s'achève : ce sera **Rêves du Vingtième Siècle**, livre pour lequel Nick Cohn et lui se retrouveront une nouvelle fois. Pour Guy, il représente aussi l'apprentissage d'une technique qui devait lui permettre de réaliser plus vite et plus simplement ses collages.

« *J'ai dû suivre des cours d'informatique. Il y a 100 à 150 trucages par dessin.* » Mais comme toujours, il va détourner la technique à sa manière : « *L'oeil des gens s'habitue à des images bien léchées, sans imagination. Plus personne ne dessine. Il va donc falloir un nouveau médium pour les bâtards que nous sommes. Déjà aujourd'hui 80% des gens ne comprennent pas ce qu'est un crayonné. Photoshop a tué le crayonné.* » Alors Guy dessine tout le temps... Le livre sort à la fin de l'année 1999.

« *Le côté vulgaire, kitsch, mauvais goût, c'est parce que je suis de ceux qui pensent qu'après Duchamp ou Warhol, on ne peut plus faire semblant de peindre, c'est-à-dire se livrer à une sorte de gestuelle vide. Moi, je me cache derrière des histoires non-gratifiantes, vulgaires, ou soi-disant vulgaires, afin d'éviter tout malentendu par rapport à un milieu et un marché de l'art moribond...* » (Entretien avec J.F Duval, *Construire*, Janvier 2000)



Serge Kaganski : « ... *L'histoire de ce siècle est aussi (surtout) une histoire des images et des systèmes de représentation où les vedettes « people » ont remplacé les anciennes divinités. Voilà la grande intuition des planches de Peellaert et des mots de Cohn, voilà où réside la beauté à la fois joyeuse et mélancolique, exubérante et funèbre de ce livre à feuilleter comme un film, à rêver comme un songe... » (Les Inrockuptibles, décembre 1999)*

2002 -2005 : exposition de tirages numériques de **Rêves du XXe Siècle** à Paris (Maison Européenne de la Photo), Brest, Grenoble, Belfort, Cuba, Pologne, et de tirages numériques de **Rock Dreams** à Paris et à Milan .

A Tokyo, *Looking for Pravda*, une exposition-hommage autour de l'héroïne de Guy Peellaert est organisée sous la houlette de Jean-Marc Loubier, alors Président de la maison Céline.

Avec Gallien Guibert, réalisation d'un épisode-test de 3mn 30, en vue d'une série de dessins animés autour du personnage de Pravda.

En 2003, le cancer dont il souffre déjà depuis quelques années s'aggrave : il perd un premier rein. En 2005, il perd son deuxième rein. Aussitôt, il décide d'apprendre à se dialyser seul, ce qu'il fera tous les matins dans son atelier pendant près d'un an et demi, avant de se mettre au travail.

C'est à cette époque que, dessinant toujours tout le temps, il pense à son projet suivant, qu'il veut outrageant et provocateur, une bande dessinée qui serait une suite à Pravda, hésitant sur le casting de sa nouvelle héroïne, passant tour à tour des traits d'Isild Le Besco à ceux de Kate Moss, tout en continuant à travailler pour le cinéma, l'édition, le disque, en réalisant des portraits ou en collaborant à des séries pour la presse, notamment pour le magazine anglais *GQ* en 2004 et les deux séries *Fashion Dreams* pour *Libération* en 2008.

2008 : tout l'été, Guy Peellaert réalise une suite d'images commandées par le magazine belge *Le Vif*, pour une série intitulée *Belpop* qui devait en comporter 12 : un hommage aux musiciens et chanteurs belges, de Brel à Plastic Bertrand, d'Arno à dEUS en passant par Soulwax et Front 212. Il en réalisera 8 sur les 12 projetées avant de partir pour Tanger, en Octobre. Un mois après son retour, il meurt d'un arrêt cardiaque, le 17 Novembre.

Son ultime dessin représente un drôle de couple : deux petits boxeurs, pas du tout méchants, torses bruns, culottes colorées, poings levés. Ce qu'ils ont vraiment d'étonnant, c'est qu'ils sont sans visage. Il nous avait pourtant habitués à toujours mettre un visage, et un visage célèbre, sur les mouvements du coeur et les désirs des corps dont il nous montrait parfois les lumières, mais surtout les ombres. C'est sur cette énigme qu'il s'est soustrait à nos regards. Gentleman Guy.

Elisabeth Peellaert



Visuels disponibles pour la presse

Copyright pour l'ensemble des visuels © Guy Peellaert



1- Roots, non daté
Technique mixte : aérographe, crayon, pastel, encre, gouache, montage sur papier photographique collé sur carton, 60 x 46,5 cm
Collection particulière



2- Elvis Presley, 1972
Technique mixte : aérographe, crayon, pastel, encre, gouache, montage sur papier photographique collé sur carton, 59,5 x 50 cm
Collection particulière



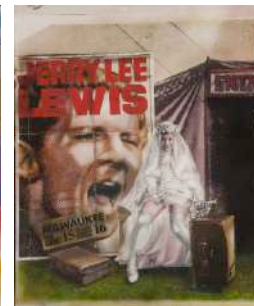
3- "Elvis Presley is the King. We were at his crowning...", non daté
Technique mixte : aérographe, crayon, pastel, encre, gouache, montage sur papier photographique collé sur carton, 39 x 62,5 cm
Collection Jean-Bernard Hebey



4- Good Hard Rock, non daté
Technique mixte : aérographe, crayon, pastel, encre, gouache, montage sur papier photographique collé sur carton, 52 x 46,5 cm
Collection particulière



5- Fats Domino, non daté
Technique mixte : aérographe, crayon, pastel, encre, gouache, montage sur papier photographique collé sur carton, 44 x 62,5 cm
Collection particulière



6- Jerry Lee Lewis, 1973
Technique mixte : aérographe, crayon, gouache, montage sur papier photographique collé sur carton, 55 x 47 cm
Collection J.G. Bitoun



7- Eddie Cochran, 1972
Technique mixte : aérographe, crayon, pastel, encre, gouache, montage sur papier photographique collé sur carton, 46,5 x 63 cm
Collection particulière



8- Chuck Berry, 1973
Technique mixte : aérographe, crayon, pastel, encre, gouache, montage sur papier photographique collé sur carton, 38 x 55 cm
Collection Claudine Boni



9- Buddy Holly, 1973
Technique mixte : aérographe, crayon, gouache, montage sur papier photographique collé sur carton, 53 x 47 cm
Collection J.G. Bitoun



10- Paul Anka, 1973
Technique mixte : aérographe, crayon, pastel, encre, gouache, montage sur papier photographique collé sur carton, 55,5 x 42 cm
Collection Claudine Boni



11- Del Shannon, 1973
Technique mixte : aérographe, crayon, encre, gouache, montage sur papier photographique collé sur carton, 54 x 48 cm
Collection J.G. Bitoun



12- Phil Spector, non daté
Technique mixte : aérographe, crayon, pastel, encre, gouache, montage sur papier photographique collé sur carton, 55 x 46 cm
Collection Robert Combas



13- Teendreams, non daté
Technique mixte : aérographe, crayon, pastel, encre, gouache, montage sur papier photographique collé sur carton, 53 x 45 cm
Collection particulière



14- The Promised Land, non daté
Technique mixte : aérographe, crayon, pastel, encre, gouache, montage sur papier photographique collé sur carton, 37 x 59 cm
Collection particulière



15- Strawberry Fields, 1973
Technique mixte : aérographe, crayon, pastel, encre, gouache, montage sur papier photographique collé sur carton, 37 x 59 cm
Collection Claudine Boni



16- P.J. Proby, 1973
Technique mixte : aérographe, crayon, gouache, montage sur papier photographique collé sur carton, 52 x 44 cm
Collection J. G. Bitoun



17- Ray Davies, and the Kinks, 1973
Technique mixte : aérographe, crayon, encre, gouache, montage sur papier photographique collé sur carton, 41,5 x 34,5 cm
Collection J.G. Bitoun



18- It's only Rock'n Roll Recor Cover, non daté
Technique mixte : aérographe, crayon, pastel, encre, gouache, montage sur papier photographique collé sur carton, 48 x 54 cm
Collection Jean-Bernard Hebey



19- Country Bob, non daté
Technique mixte : aérographe, crayon, pastel, encre, gouache, montage sur papier photographique collé sur carton, 44 x 59,5 cm
Collection particulière



20- Donovan, non daté
Technique mixte : aérographe, crayon, pastel, encre, gouache, montage sur papier photographique collé sur carton, 61 x 47 cm
Collection particulière



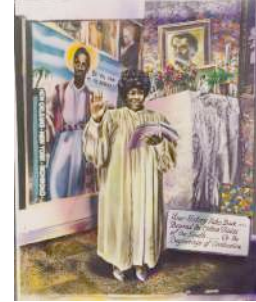
21- The Byrds, 1973
Technique mixte : aérographe, crayon, pastel, encre, gouache, montage sur papier photographique collé sur carton, 32 x 54 cm
Collection particulière



22- The Lovin' Spoonful, 1973
Technique mixte : aérographe, crayon, pastel, encre, gouache, montage sur papier photographique collé sur carton, 50,5 x 42,5 cm
Collection particulière



23- Ray Charles, non daté
Technique mixte : aérographe, crayon, pastel, encre, gouache, montage sur papier photographique collé sur carton, 44,5 x 64 cm
Collection particulière



24- Aretha Franklin, 1973
Technique mixte : aérographe, crayon, pastel, encre, gouache, montage sur papier photographique collé sur carton, 59,5 x 50 cm
Collection particulière



25- Tina Turner, 1973
Technique mixte : aérographe, crayon, gouache, montage sur papier photographique collé sur carton, 52 x 44,5 cm
Collection J.G. Bitoun



26- The Supremes, non daté
Technique mixte : aérographe, crayon, pastel, encre, gouache, montage sur papier photographique collé sur carton, 53 x 45 cm
Collection particulière



27- Diana Ross, 1973
Technique mixte : aérographe, crayon, gouache, montage sur papier photographique collé sur carton, 54,5 x 46 cm
Collection J.G. Bitoun



28- Doctor John the Night-Tripper, 1973
Technique mixte : aérographe, crayon, gouache, montage sur papier photographique collé sur carton, 57,5 x 39 cm
Collection J.G. Bitoun



29- Dave Dudley, 1973
Technique mixte : aérographe, crayon, pastel, encre, gouache, montage sur papier photographique collé sur carton, 35,5 x 52,5 cm
Collection particulière



30- Merle Haggard, non daté
Technique mixte : aérographe, crayon, pastel, encre, gouache, montage sur papier photographique collé sur carton, 44 x 57 cm
Collection particulière



31- The End, non daté
Technique mixte : aérographe, crayon, pastel, encre, gouache, montage sur papier photographique collé sur carton, 44 x 53 cm
Collection particulière



La Fondation Dina Vierny remercie les partenaires de l'exposition

BYE BYE, BYE BABY, BYE BYE GUY PEELLAERT



**LA GAZETTE
DROUOT**

Paul Smith

inrockuptibles



iGuzzini



**PARIS
PREMIERE**

Accédez à la culture en mouvement et découvrez les dernières tendances

Chaque jour, des milliers d'objets d'art sont dispersés en ventes publiques. Chaque semaine, La Gazette de l'Hôtel Drouot se révèle l'outil indispensable du marché de l'art. Coups de cœur, analyses des dernières tendances... La Gazette offre toutes les clefs pour acheter et vendre aux enchères. Avec ses annonces, ses résultats de ventes et ses nombreuses pages magazine, elle est le sésame de cet univers passionnant. Installé à deux pas de l'Hôtel Drouot, rue du Faubourg-Montmartre, le journal édite plus de 9 000 pages et près de 50 000 photos par an. Son directeur général, Olivier Lange, résume l'esprit Gazette : "Une documentation unique au service du marché de l'art, de ses opérateurs les plus exigeants et des 120 000 lecteurs qui consultent le titre, chaque semaine. Un vecteur d'informations sans équivalent dans la presse spécialisée art et, pour tout dire, un motif d'émerveillement sans cesse renouvelé. La Gazette, c'est le mot de passe pour accéder au cœur des enchères, la bible de tout amateur d'art."

Rigueur de l'info, magie des photos...

Ajoutons que l'hebdomadaire est doublé d'une version électronique, accessible sur Internet. Il est également présent sur le Web avec un site mis à jour en temps réel, une newsletter, des cotes et des listes de résultats en ligne, un accès aux catalogues de ventes avec possibilité d'achats... À lire ou à feuilleter, La Gazette, avec ses 200 pages en moyenne par semaine, est un titre leader. À retrouver en kiosque chaque vendredi, ou sur abonnement.



la Gazette de l'Hôtel Drouot

L'HEBDO DES VENTES AUX ENCHÈRES

La Gazette de l'Hôtel Drouot - 10, rue du Faubourg-Montmartre - 75009 Paris - 01 47 70 93 00 - www.gazette-drouot.com

Gallimard – Musée Maillol

GUY PEELLAERT

Catalogue réalisé en partenariat avec Gallimard

Titre : GUY PEELLEART - BYE BYE, BYE BABY, BYE BYE
Nbre de pages : 112
Prix : 29 €
Parution : Mai 2009

Attachés de presse

Presse nationale **Béatrice FOTI** ☎ 01 49 54 42 10
beatrice.foti@gallimard.fr

Presse nationale **Françoise ISSAURAT** ☎ 01 49 54 43 21
francoise.issaurat@gallimard.fr

Presse régionale et étrangère **Pierre GESTÈDE** ☎ 01 49 54 42 54
pierre.gestede@gallimard.fr

Marina TOSO ☎ 01 49 54 43 51
marina.toso@gallimard.fr

Vanessa NAHON ☎ 01 49 54 43 89
vanessa.nahon@gallimard.fr

fax commun 01 49 54 43 60



INFORMATIONS PRATIQUES

ADRESSE

Fondation Dina Vierny - Musée Maillol
59-61, rue de Grenelle - 75007 Paris
www.museemaillol.com

Métro : Rue du Bac

Bus : n°63-68-69-83-84

CONTACTS

Presse

Claude Unger
Tél : 01 42 22 57 25 / 06 14 71 27 02
Fax : 01 42 84 14 44
cunger@museemaillol.com

Photos

Elisabeth Apprédérise
Tél : 01 42 22 57 25
Fax : 01 42 84 14 44
eapprerderisse@museemaillol.com

Accueil

Fondation Dina Vierny - Musée Maillol
Tél. : 01 42 22 59 58
Fax : 01 42 84 14 44

HEURES D'OUVERTURE

Le musée est ouvert tous les jours
de 11h à 18h sauf les mardis et jours
fériés

VENTE DES BILLETS

Vente des billets jusqu'à 17h15
Tarif : 8 euros - Tarif réduit : 6 euros
Gratuit pour les – de 16 ans

LIBRAIRIE

Ouverte de 11h à 18h - Catalogues, cartes postales, affiches, DVD, ...

RESTAURANT-CAFÉTÉRIA (Climatisé)

Ouvert de 11h à 18h



HISTORIQUE DE LA FONDATION

Inauguré en janvier 1995, le Musée Maillol est l'aboutissement de toute une vie, celle de Dina Vierny (1919-2009), que Maillol rencontra lorsqu'elle avait quinze ans et qui fut, peut-on dire, le modèle idéal de l'artiste, celle dont il avait besoin pour continuer son oeuvre fondée sur la beauté du corps. Des sculptures telles que "La montagne", "L'air", "La rivière", mais aussi des statuettes, des peintures, pastels et dessins, naîtront de cette confrontation entre la perfection d'un corps et la maturité d'un talent. Dina Vierny posera aussi pour de nombreux amis de Maillol : Matisse, Bonnard, Dufy... Cette collaboration durera dix ans.

En 1964, elle fait don à l'Etat des sculptures de Maillol qu'André Malraux, Ministre de la Culture, installera en plein air dans les jardins des Tuileries. C'est à cette époque qu'elle décide de créer sa Fondation pour faire connaître au public toute l'oeuvre d'Aristide Maillol. Elle va, trente ans durant, y consacrer toute son énergie.

UN MUSÉE SITUÉ DANS UN HAUT LIEU DE L'HISTOIRE DE PARIS : LA FONTAINE DES QUATRE-SAISONS

La Fondation Dina Vierny-Musée Maillol est située au 59/61 rue de Grenelle, dans le VII^{ème} arrondissement de Paris. L'hôtel particulier qui abrite les collections fut construit au XVIII^{ème} siècle dans un ancien couvent des Récollets. Il est célèbre grâce à un monument admirable situé en façade "La Fontaine des Quatre Saisons", oeuvre de Bouchardon, qui fut construite entre 1739 et 1746.

La rénovation de l'ensemble des lieux est le résultat d'un superbe travail de sauvegarde et de synthèse auquel Dina Vierny et l'architecte Pierre Devinoy consacreront plus de quinze années.

L'espace offre aujourd'hui quelques 4250m² de superficie et, outre les salles consacrées au Musée Maillol et aux collections permanentes, des espaces permettent d'accueillir des expositions temporaires.

Une salle de réunion ainsi qu'un bar situé au sous-sol, complètent l'équipement. Une librairie permet aux visiteurs d'acquérir cartes postales, livres d'art, catalogues, DVD, etc.

LES COLLECTIONS PERMANENTES

Les salles du Musée Maillol offrent au public :

- l'oeuvre de Maillol sous tous ses aspects : sculptures, dessins, peintures, tapisseries ...
- l'ensemble de la collection privée de Dina Vierny, consacrée à la création artistique du XX^e siècle :
 - Maîtres de l'art naïf : Bombois, Rimbart,...
 - Divers courants de l'art moderne et contemporain : Matisse, Odilon Redon, Couturier, Gauguin, Dufy, mais aussi Kandinsky, Poliakov, Pougny, ...

- Artistes russes découverts par Dina Vierny lors de ses voyages à Moscou, au cours des années 60 : Boulatov, Yankilevski, Rabine, Ilya Kabakov.
- Marcel Duchamp et ses frères.
- Une superbe collection de dessins : Degas, Picasso, Suzanne Valadon, Foujita...

EXPOSITIONS TEMPORAIRES (depuis 1995)

- Serge Poliakov : novembre 1995 à mai 1996
- Maillol et la Passion du Bronze : déc. 1995 à mai 1996
- René Rimbart : juin à octobre 1996
- Giorgio Morandi : novembre 1996 à février 1997
- Emile Gilioli : février à mai 1997
- Jean-Michel Basquiat : mai à octobre 1997
- Félix Vallotton : novembre 1997 à mars 1998
- Michel Haas : mars à mai 1998
- Diego Rivera-Frida Kahlo : juin à septembre 1998
- L'Ecole de Londres : octobre 1998 à janvier 1999
- Vieira da Silva : mars à juin 1999
- Keith Haring : juin à octobre 1999
- Erik Boulatov : octobre 1999 à janvier 2000
- Raymond Mason : février à mai 2000
- Pierre Bonnard : mai à octobre 2000
- Horvat « A daily report » : octobre à novembre 2000
- "Dior by Baugeste" : décembre 2000 à janvier 2001
- La Vérité Nue : janvier à mai 2001
- Maillol Peintre : juin à octobre 2001
- Bengt Olson : novembre 2001 à janvier 2002
- Toulouse-Lautrec et l'affiche : février à mai 2002
- Robert Rauschenberg : juin à octobre 2002
- Christian Schad : novembre 2002 à février 2003
- Raoul Dufy : mars à juin 2003
- Jean-Michel Basquiat "Peintures" : juin à oct. 2003
- Botero "Oeuvres récentes" : nov. 2003 à mars 2004
- Francis Bacon "Le sacré et le profane" : avril à juill. 2004
- Poliakov "La saison des gouaches" : sept. à nov. 2004
- Julio Gonzalez : novembre 2004 à février 2005
- Gustav Klimt « Papiers érotiques » : mars à juin 2005
- Robert Couturier : juin à septembre 2005
- de Picasso à Basquiat : octobre 2005 à février 2006
- Magritte – Tout en Papier : mars à juin 2006
- Marilyn, la dernière séance : juin à novembre 2006
- Ra'anan Levy : novembre 2006 à janvier 2007
- Pascin, le magicien du réel : février à juin 2007
- Weegee, dans la collection Berinson : juin à oct. 2007
- Allemagne, les années noires : nov. 2007 à fév. 2008
- Le musée Maillol s'expose : février à juin 2008
- China Gold, l'art contemporain chinois : juin à oct. 2008
- Séraphine de Senlis : octobre 2008 à mars 2009
- L'avant-garde russe dans la collection Costakis : oct. 2008 à mars 2009
- George Condo : avril à août 2009